

COMMENT TÊMOIGNER DU CHRIST DANS UN MONDE QUI NE CROIT PAS?

Archimandrite Job Getcha

La question de comment témoigner du Christ dans un monde qui ne croit pas n'est pas du tout facile à traiter, mais elle n'en demeure pas moins actuelle. Nous ne prétendons aucunement en avoir la ou les réponses. C'est pourquoi nous nous proposons d'y réfléchir ensemble, en nous arrêtant sur quatre points : la force du message chrétien, les faiblesses de l'Eglise dans sa mission, les moyens possibles pour la mission chrétienne dans le monde d'aujourd'hui et finalement les faiblesses du monde contemporain.

La force du message chrétien

Si l'on interroge aujourd'hui quelqu'un sur ce qu'est le christianisme, on peut s'attendre, dans le meilleur des cas, à une réponse du genre : « Le christianisme est une religion monothéiste, fondée sur la vie et les enseignements de Jésus de Nazareth ». On présente souvent en effet le christianisme comme l'une des trois religions monothéistes, comme l'une des trois religions du livre, et cette définition nous fait immédiatement penser à un texte, à un livre fondateur, à une série de règles, de lois, de commandements, d'enseignements.

Mais le christianisme n'est en fait pas une religion. Il n'est pas dérivé d'un livre fondateur. Il n'est pas non plus une simple philosophie élaborée par un grand maître. Il est avant tout un événement, d'abord celui de l'Incarnation, de l'irruption du Dieu créateur dans la création, dans l'histoire, ainsi que celui de son œuvre de salut qui s'est réalisé dans la mort et la résurrection du Christ. Saint Paul nous dit en effet : « Si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est donc vaine, et votre foi aussi est vaine » (1 Co 15, 14). Le christianisme est donc un message d'espérance et une source de réjouissance pour l'humanité : celui de la délivrance des liens de la mort et du péché. C'est pourquoi, chaque fois que saint Séraphin de Sarov rencontrait quelqu'un, il le saluait en disant : « Ma joie, le Christ est ressuscité ! »

Bien qu'incarné dans ce monde, le christianisme nous introduit dans la vie éternelle. « Or, la vie éternelle, – nous rappelle l'évangile selon Jean, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ » (Jn 17,3). Le christianisme nous fait don de la possibilité d'une vie nouvelle. Dans le christianisme, rien n'est impossible. Le Dieu incarné n'est pas un dieu méchant, exigeant, inique, mais au contraire, Celui qui vient guérir

l'humanité, la renouveler, lui pardonner ses péchés et la sauver. Le salut, dans la perspective chrétienne, telle qu'elle fut particulièrement élaborée chez les pères orientaux, est un processus de guérison et de réconciliation.

Un des points forts de la tradition chrétienne, particulièrement cher à la tradition orientale, est la notion de déification ou de divinisation. Elle est fondée sur les paroles de l'apôtre Pierre qui nous appelle à devenir des « participants de la nature divine » (2 Pierre 1,4). Cette invitation fut interprétée par saint Irénée de Lyon de la façon suivante : « Le Verbe de Dieu s'est fait homme, et le Fils de Dieu, Fils de l'homme pour que l'homme, en se mélangeant au Verbe et en recevant ainsi la filiation adoptive, devienne fils de Dieu »¹. Saint Athanase d'Alexandrie se fait, à son tour, le porte-parole de cette théologie de la divinisation en résumant ainsi tout son traité sur l'Incarnation : « [Dieu] s'est fait homme pour que nous devenions Dieu »².

Le thème patristique de la déification ou de la divinisation (qevwsi") a particulièrement été mis à l'honneur à partir du VI^e siècle dans le corpus dionysien. En effet, pour l'auteur s'identifiant comme Denys l'Aréopagite, le salut (swthriva) « n'est possible que par la déification de ceux qui sont sauvés (qeoumevwn tw`n swzomevwn). Et la divinisation (qevwsi"), c'est ressembler à Dieu et nous unir à lui autant que nous le pouvons »³. Réfléchissant sur la hiérarchie ecclésiastique comme mode de transmission des énergies divines, Denys estime que la déification se réalise par les sacrements de l'Église dont il s'apprête à faire un commentaire dans son traité : « Pour nous, c'est au moyen de symboles sensibles (aijsqhtw`n sumbovlwn) que nous nous élevons autant que nous le pouvons jusqu'aux contemplations divines »⁴.

C'est sur ce même plan de la déification ou de la divinisation (qevwsi") que les hésychastes, héritant de cette tradition dionysienne, placeront, au XIV^e siècle, le mystère du salut de l'homme. Saint Grégoire Palamas se fait l'écho de saint Irénée et de saint Athanase lorsqu'il affirme : « Étant devenu fils de l'homme et ayant assumé la mortalité, Il transforma les hommes en fils de Dieu, les ayant fait communier à la divine immortalité (koinwnou;"

¹ IRÉNÉE DE LYON, *Contre les hérésies*, livre III, 19, 1 (SC 211, Paris, 1974, p. 374).

² ATHANASE D'ALEXANDRIE, *De l'Incarnation du Verbe*, 53 (SC 18, Paris, 1946 p. 312).

³ PSEUDO-DENYS L'ARÉOPAGITE, *De la hiérarchie ecclésiastique*, PG 3, 376 A. Cf. Trad. française de M. de GANDILLAC, *Œuvres complètes du Pseudo-Denys l'Aréopagite*, Paris, 1943, p. 248 ; texte grec et trad. russe de G. M. PROKHOROV : DIONISIJ AREOPAGIT, *O cerkovnoj ierarxii. Poslaniâ*. Saint-Petersbourg, 2001, p. 18-21.

⁴ PSEUDO-DENYS L'ARÉOPAGITE, *De la hiérarchie ecclésiastique*, PG 3, 373 B. Cf. Trad. française de M. de GANDILLAC, *Œuvres complètes du Pseudo-Denys l'Aréopagite*, Paris, 1943, p. 247 ; texte grec et trad. russe de G. M. PROKHOROV : DIONISIJ AREOPAGIT, *O cerkovnoj ierarxii. Poslaniâ*. Saint-Petersbourg, 2001, p. 16-17.

poihsa" th`" qeiva" ajqanasiva") »⁵. Ainsi, le salut se fait dans la perspective dynamique de l'union de l'homme à Dieu, une union qui n'est devenue possible qu'à partir du moment où Dieu s'est incarné.

Les moines hésychastes byzantins du 14^e siècle insistent sur le fait que la prière et les sacrements de l'Église sont les deux moyens dont l'homme dispose pour réaliser son union à Dieu. « Or, on s'unit à lui », nous dit saint Grégoire Palamas, « autant qu'il est possible, en partageant avec lui des vertus semblables, et en partageant la demande et l'union dans la prière à Dieu »⁶. Au sujet des sacrements, saint Grégoire Palamas écrit : « Il accorde une rédemption parfaite, non seulement à la nature qu'il nous emprunta dans une indéfectible union, mais à chacun de ceux qui croient en lui... Dans ce but, il institua le divin baptême, il déterminait des lois conduisant au salut, il prêcha à tous la pénitence et communiqua son propre corps et son propre sang ; ce n'est pas simplement la nature, mais l'hypostase de chaque croyant qui reçoit le baptême, vit suivant les commandements divins et communie au pain déifiant et au calice »⁷. De là, il apparaît que pour caractériser la théologie liturgique des hésychastes, il convient de se pencher sur la prière et les sacrements, sans oublier la pratique du jeûne qui dès l'antique tradition monastique rythmait l'attente de la rencontre de l'homme avec Dieu.

Cabasilas placera à son tour le mystère du salut de l'homme sur le plan de la déification ou de la divinisation (qevwsi"). Parlant de l'initiation chrétienne, il écrit :

« Peut-il exister plus grande marque de bonté et de philanthropie que celle par laquelle, en baignant dans l'eau, il affranchit l'âme de la souillure, en oignant du myron, il fait régner de la royauté qui est dans les cieux et reçoit à sa table, en offrant son corps et son sang ? Des hommes deviennent dieux et fils de Dieu, notre nature reçoit l'honneur dû à Dieu, et la poussière est élevée à une si haute gloire qu'elle obtient même honneur et même divinité que la nature divine elle-même »⁸.

De là il ressort que le point fort du christianisme n'est pas tant un système de doctrine, un code moral, une philosophie de vie, mais l'expérience de la rencontre personnelle avec Dieu que chaque homme peut faire à travers la liturgie. Dans un texte médiéval slave, la Chronique des temps passé, on raconte que le moment décisif de la conversion du peuple

⁵ GRÉGOIRE PALAMAS, Homélie 16, Sur l'économie du Christ, PG 151, 204 A. Cité d'après J. MEYENDORFF, *Introduction à l'étude de Grégoire Palamas*, Paris, 1959, p. 225.

⁶ GRÉGOIRE PALAMAS, « Sur la prière et la pureté du cœur », 1, *La Philocalie*, (trad. J. TOURAILLE), tome 2, Paris, 1995, p. 480.

⁷ GRÉGOIRE PALAMAS, Homélie 5, PG 151, 64 D. Cité d'après J. MEYENDORFF, *Introduction à l'étude de Grégoire Palamas*, Paris, 1959, p. 226.

⁸ NICOLAS CABASILAS, *La vie en Christ I*, 26. SC 355. Ed. CONGOURDEAU, p. 100-101.

russe fut l'expérience qu'ont eue les légats du prince Vladimir de Kiev lorsqu'ils participèrent à la liturgie à Sainte-Sophie de Constantinople : « Nous ne savions plus si nous étions au ciel ou sur terre, car il n'y a assurément nulle part une telle splendeur ou beauté sur terre. Nous ne pouvons pas vous la décrire. La seule chose que l'on sache, c'est que Dieu habite là parmi les hommes, et que leur office surpasse tous les autres cultes. Nous ne pouvons oublier cette beauté ».

Mais une telle expérience n'est pas réservée au seul Moyen Âge, mais demeure actuelle même aujourd'hui. Plusieurs de nos contemporains peuvent en témoigner, comme le fait par exemple le métropolite Kallistos Ware au sujet de sa découverte de l'Eglise orthodoxe, alors qu'il était jeune étudiant :

« Comme j'entrais dans l'église Saint-Philippe – tel était en effet le nom de l'église [orthodoxe russe de Londres], la première chose qui me frappa était qu'elle était vide. Dehors, dans la rue, le soleil brillait, mais à l'intérieur, tout était frais, caverneux et sombre. Au fur et à mesure que mes yeux s'accoutumaient à la pénombre, la première chose qui attira mon attention était une absence. Il n'y avait ni bancs, ni chaises en rangées bien nettes ; le parquet poli se dressait devant moi comme un grand espace vide. Puis je réalisais que l'église n'était pas totalement vide. Il y avait quelques fidèles, la plupart âgés, parsemés à travers la nef et le transept. Le long des murs, des lampes brûlaient devant des icônes, ainsi que des cierges devant l'iconostase, à l'est. Un chœur invisible chantait de quelque part. Après un certain moment, un diacre sortit du sanctuaire et vint encenser tout autour de l'église les icônes et les fidèles. Je remarquai que son vêtement de brocart était vieux et usé. Mon impression d'absence fut soudainement transformée en un sentiment de présence. Je ressentais que l'église, bien loin d'être vide, était remplie, remplies d'une multitude de fidèles invisibles qui m'entouraient de toute part. Intuitivement, je réalisais que nous, la communauté visible, faisons partie d'une communauté bien plus grande, et qu'au fur et à mesure que nous priions, nous étions transportés dans une action bien plus grande que la nôtre, dans la célébration indivise, englobant tout, qui unit le temps et l'éternité, les choses d'en bas aux choses d'en haut⁹ ».

Le métropolite Kallistos nous parle lui aussi d'une expérience de Dieu à travers la liturgie. Dans le christianisme, la doctrine est en effet inséparable de la glorification de Dieu. Pour le père Georges Florovsky, « le christianisme est une religion liturgique. L'Eglise est

⁹ KALLISTOS WARE, *The Inner Kingdom*, Crestwood, NY, 2000, p. 1-2.

avant tout une communauté priante. La liturgie vient d'abord, la discipline ensuite »¹⁰. C'est à travers la liturgie que la glorification véritable devient une expression de la foi véritable, que la « *lex orandi* » (la règle de prière) devient « *lex credendi* » (la règle de foi). Le père Cyprien Kern aimait rappeler que l'éducation religieuse et théologique de l'antique Byzance ou de l'ancienne Russie était avant tout transmise par la liturgie : « Il n'existait pas de séminaires, d'académies ou de facultés de théologie, mais les moines théophiles et les pieux chrétiens buvaient l'eau vivante de la connaissance de Dieu à partir des stichères, des canons, des cathismes, des prologues et des synaxaires. Le chœur et l'ambon de l'église remplaçaient alors la chaire professorale »¹¹. De son côté, le métropolite Kallistos écrit dans son livre très connu, *L'Orthodoxie – L'Eglise des sept conciles* : « Certaines doctrines, qui n'ont pas été définies officiellement, sont soutenues par l'Eglise avec une conviction intérieure si évidente et une unanimité si sereine que cela équivaut largement à une définition explicitement formulée. [...] Cette Tradition intérieure 'mystérieusement transmise' est conservée surtout dans les célébrations de l'Eglise. *Lex orandi lex credendi* : notre foi s'exprime surtout dans notre prière »¹². C'est donc à travers la liturgie que l'homme peut rencontrer Dieu, faire sa connaissance et le connaître, non seulement d'une simple manière intellectuelle, mais d'une manière bien plus profonde, plus intime, existentielle.

Si le christianisme est une religion liturgique, c'est avant tout parce que la vie chrétienne est christocentrique, et que le Christ se donne à nous à travers l'Eglise, à travers la liturgie, à travers les sacrements. Un jour j'interrogeait un higoumène d'un grand monastère urbain ayant une vocation missionnaire et pastorale sur sa manière d'agir. Il me dit que sa règle d'or était de faire connaître au monde le Christ, de tout ramener au Christ. Il me rappelait que très souvent, malheureusement, les fidèles dans les pays orthodoxes prêtent beaucoup d'importance aux icônes miraculeuses, aux reliques de saints, aux miracles, etc., et qui tendent à transformer le christianisme en une religion magique. Toutes ces choses me disait-il ne sont pas mauvaises en soi si et seulement si l'on a à l'esprit que la raison d'être de toutes ces choses est l'incarnation et la résurrection du Christ et la vie nouvelle qu'il nous offre en lui. La vie chrétienne est une vie en Christ. Nicolas Cabasilas a d'ailleurs intitulé son traité sur la vie spirituelle et sacramentale « La vie en Christ ». A sa suite, un prêtre russe bien connu, saint Jean Sergieff de Cronstadt (1829-1908) donnera lui aussi le titre de « Ma vie en

¹⁰ G. FLOROVSKY, « The Elements of Liturgy in the Orthodox Catholic Church », *One Church* 13 (1959), nos. 1-2, p. 24.

¹¹ K. KERN, *Kriny molitvennye. Sbornik statej po liturgiheskomu bogoslovijæ*, Belgrade, 1928, p. II-III [2e édition : Moscou, 2002, p. 4]. Idée reprise dans : K. KERN, *Liturgika. Gimnografiâ i qortologiâ*. Paris, 1964, p. 4 [Moscou, 2000, p. 10].

¹² T. WARE, *L'Orthodoxie. L'Eglise des sept conciles*, Paris, 1997, p. 264.

Christ » pour son journal personnel. Faire rencontrer le Christ ressuscité au monde qui ne croit pas est sans aucun doute la mission fondamentale de l'Eglise.

Les faiblesses de l'Eglise dans sa mission

Si cette tâche apparaît clairement à nos yeux, il faut avouer que l'Eglise d'aujourd'hui connaît bien des échecs dans sa mission. Il faut donc prendre conscience de notre faiblesse dans notre mission si nous voulons y remédier. A titre d'exemples, nous nous arrêterons sur quatre points faibles qui nous sont apparus comme typiques.

Le premier point faible est que trop souvent, l'Eglise est devenue une simple institution qui fonctionne selon des règles et des critères humains, oubliant qu'elle est avant tout le Corps du Christ et la plénitude de l'Esprit saint. Trop souvent, nous vivons selon deux standards : l'un pour le monde extérieur et l'autre pour notre vie personnelle, l'un pour notre vie à l'église et l'autre pour notre vie de tous les jours. Souvent nous ressemblons au missionnaire qui disait : « Faites ce que je vous dis et non pas ce que je fais ». Or, avec une telle hypocrisie, notre mission ne peut s'avérer productive. Comment pourra-t-on allumer dans le monde le feu de la Parole de Dieu si ce feu est éteint dans notre cœur ? Si nous voulons toucher le monde, nous devons le toucher par l'ardeur de notre cœur, par notre amour passionné pour le Christ et par le rayonnement de l'Esprit saint en notre cœur.

Deuxièmement, très souvent le christianisme est apparu, et ce, particulièrement en Occident, comme un code moral. C'est ce moralisme pesant, très souvent hypocrite, qu'a rejeté le monde occidental, et particulièrement les pays où il est devenu « interdit d'interdire ». Mais ceci n'est pas étranger à l'Orient chrétien. On parle maintenant de plus en plus dans les pays de tradition orthodoxe de doctrine sociale de l'Eglise et on se bat à défendre souvent les valeurs chrétiennes de l'Europe. Tout cela a bien évidemment sa place, sa raison d'être, particulièrement dans le domaine politique, mais si tout cela n'est pas vécu, incarné dans notre mode d'existence, dans notre vécu, tout cela s'avère lettre morte.

Trop souvent nous portons plus d'attention à des règles, au droit canon, qu'à l'esprit de l'Evangile. Il y a une anecdote qui raconte qu'un prêtre confesseur n'utilisait que deux livres dans sa vie : le Pidalion (recueil de canon) et l'Evangile. Mais il s'est avéré que c'était le Pidalion qui était le plus utilisé. Or ceci n'est pas qu'une histoire fictive. Un ami me racontait qu'un jour il était allé se confesser. Après la confession, il demanda au prêtre s'il pouvait communier. Le prêtre lui dit que non, car il n'avait pas observé le jeûne pendant plusieurs jours, il n'avait pas récité le nombre suffisant de prières et de canons, et que de toute manière, il était « indigne » de communier à cause de ses péchés. Mon ami lui dit : « Mais mon Père, le

Christ ne nous dit-il pas : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle... Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui » (Jn 6, 54.56) ? A cela, le prêtre répliqua : « Mais que vient faire le Christ dans tout cela ? »

Que vient faire le Christ dans tout cela ? C'est une question que nous pouvons nous poser très souvent dans notre attitude en Eglise et particulièrement dans notre approche de la mission. Trop souvent pour nous, le christianisme se résume à vivre d'une manière superficielle selon des règles. Et trop souvent, c'est cette image que nous donnons au monde qui ne croit pas et qui ne désire aucunement vivre selon des règles.

Un grand spirituel du 20^e siècle, Geronda Porphyrios le Cavaokalivite qui passa une grande partie de sa vie comme aumônier à la polyclinique d'Athènes, aimait souligner que le Chrétien ne doit pas vivre par obligation mais par amour. Il illustre cela dans une histoire qu'il raconte à un de ses disciples, le moine Agapios :

« Une jeune fille est venue ici pour se confesser. Elle était en première au lycée. A un moment elle m'a dit :

– Père, j'aime un garçon et n'arrive pas à l'oublier. Mon esprit est constamment préoccupé par lui. On dirait que Niko est toujours là (elle montrait son front du doigt). Je me mets à étudier, Niko est présent ; je mange, je dors, je fais n'importe quoi, Niko est là. Que faire, mon Père ?

– Mon enfant, lui dis-je, tu es encore jeune. Patiente un peu, jusqu'à ce que tu aies terminé tes études, et après Niko sera auprès de toi. A présent, efforce-toi de suivre tes cours.

Une semaine plus tard, elle est revenue. Elle me dit :

– Mon Père, je n'arrive pas à me concentrer pendant mes cours. Toute la journée, sans arrêt, mon esprit, mon cœur sont avec Niko. Mon Niko est collé à moi, et je ne peux m'en détacher. [...]

Et maintenant, tu es en train de te dire : Qu'est-ce que tout cela a à avoir avec moi ? Cependant, réponds-moi, je t'en prie, est-ce que la petite fille [...] s'est fait violence pour attacher son esprit au souvenir de son Niko ? Pas du tout. Cela lui venait naturellement, sans contrainte, par amour. C'est aussi ce qui nous arrive lorsque nous aimons le Christ d'un amour passionné, divin ; alors, sans avoir besoin de nous faire violence, de nous forcer, ni de nous tendre, nous crions avec amour son saint Nom... »¹³

Ainsi, nous ne devons pas vivre selon des règles, nous ne devons pas nous comporter par formalisme ni agir par esprit de légalisme, mais être épris de l'amour du Christ qui est la

¹³ Moine Agapios, La flamme divine. L'ancien Porphyrios. Monastère Saint-Antoine-le-Grand – Monastère de Solan, 2007, p. 20-22.

source véritable de notre joie laquelle enflammera à son tour le monde qui ne croit pas. C'est pourquoi l'obligation doit faire place à la joie comme l'explique ailleurs Geronda Porphyrios :

« Ce que tu fais en te forçant entraîne l'opposition intérieure de l'âme, t'es nuisible. J'ai dit cela de nombreuses fois. J'ai vu des moines et des personnes d'âges différents se séparer de l'Eglise et de Dieu n'ayant pu supporter la pression intérieure ou la pression exercée par d'autres personnes. A cause de la pression, l'homme non seulement s'oppose à l'Eglise, mais ne veut même plus entendre parler d'elle. Cela n'exerce sur lui aucune bonne influence, n'apporte aucun fruit. [...] Si tu te forces à prier, à un certain moment tu seras fatigué de la pression que tu t'exerces, tu laisseras tomber la prière, et alors ? Si tu le fais par obligation, tu te forces, tu te forces, puis tout s'en va de côté. Une telle pression peut même te conduire à ne plus vouloir aller à l'église. Va à l'église autrement : non pas par obligation ou par pression, mais par plaisir. Pour que cela se produise, il faut être attentif, attentif aux offices et s'en réjouir, se réjouir des tropaires, des lectures, des prières. Sois attentif à chaque mot, au sens. Comprenez-vous ? C'est ici que débute la joie »¹⁴.

Trop souvent, dans notre mission, nous voulons imposer des règles, imposer une façon d'être, sans implanter ni cultiver l'amour du Christ. Comme nous le montre Geronda Porphyrios, une telle attitude dans notre mission ne peut que susciter l'opposition et le rejet du monde qui ne croit pas.

Mais il y a aussi un troisième point dans notre échec. Il s'agit d'abord de la langue et du langage. Il convient de distinguer les deux. S'il paraît évident que nous ne pouvons pas mener une mission dans une langue qui n'est pas compréhensible de notre auditoire – l'histoire de la mission chez les Slaves de Cyrille et de Méthode qui inventèrent un alphabet et se mirent à traduire les textes liturgiques et sacrés en langue vernaculaire est là pour nous le rappeler –, l'utilisation de la langue communément parlée ne suffit pas pour être compris. Or, souvent, dans notre mission, il s'avère que nous parlons un langage qui n'est que compris de nous. Pour illustrer mon propos, je vous en donnerai qu'un exemple. Un jour, un petit garçon demanda à son père : « Papa, pourquoi les tomates sont rouges ? » Le père, un biologiste de profession, répondit : « Parce qu'elles contiennent dans leur chair des pigments rouges tels que le beta-carotène, le licophène, ou la vitamine b12 ». L'enfant regarda son père avec de grands yeux et lui dit : « Papa, à qui parles-tu ? »

Papa, à qui parles-tu ? C'est une question que le monde qui ne croit pas n'ose peut-être pas nous poser... Le message chrétien est certes l'héritier de toute une culture et est transmis

¹⁴ Geronda Porphyrios le Cavaoklivite, Vie et paroles. (trad. Russe, Moscou, 2006, p. 247).

à travers une culture. Il utilise beaucoup le symbole. Or, malheureusement, la culture philosophique antique et l'héritage judéo-chrétien échappe à beaucoup de nos contemporains. Le Père Cyprien Kern faisait déjà remarqué au siècle dernier que les offices liturgiques byzantins, avec toute la richesse de leur hymnographie, s'avèrent souvent incompréhensibles pour l'homme moderne. Cette incompréhension est parfois liée à l'usage d'une langue liturgique ancienne, tel le slavon ou le grec ancien, maintenant inconnus de la majorité des fidèles¹⁵. Mais la difficulté provient également d'un manque de culture, ou plutôt, du fait que nous vivons dans une autre culture : « habitués au réalisme du 'peredvizhnechestvo'¹⁶ et de l'académisme, nous ne comprenons plus la beauté véritable des figures non terrestres de nos icônes et des révélations divines provenant d'un autre monde ; éduqués dans la poésie contemporaine de la décadence, nous ne comprenons plus la poésie ecclésiastique ni la profondeur de son sens. Nous ne pouvons même plus comprendre le sens vital, réel, de nos offices divins. Nous ne comprenons plus le contenu interne très riche de notre théologie liturgique. L'office a cessé d'être pour nous une source de connaissance de Dieu. Revenus à l'église, nous ne comprenons pas ce qui y est chanté. Il faut donc l'expliquer, en faire un commentaire »¹⁷.

Enfin, un quatrième échec peut être lié à notre réticence d'affronter le défi de la modernité. Très souvent, nous associons le christianisme, le message chrétien ou tout simplement l'Eglise à une forme particulière du passé. On peut s'imaginer, par exemple, que l'Eglise orthodoxe ne peut bien exister qu'au sein d'un régime monarchique, que seul un régime bio ou végétarien convient aux chrétiens, ou encore, puisque la révolution cybernétique n'est qu'un fléau pour l'humanité, nous vivons dans les derniers temps depuis l'introduction des ordinateurs et des téléphones portables au Mont Athos ! Et ceci se reflète dans notre manière de communiquer avec le monde qui ne croit pas. Si l'on passe au crible beaucoup de publications que distribuent nos Eglises dans un but missionnaire, on remarquera que souvent elle sont des rééditions de publications anciennes – voire même du 19^e siècle – ou qu'elles reflètent des modes de vie qui ne parlent plus au monde contemporain. Par exemple, plusieurs revues orthodoxes russes véhiculent des images de femmes recouvertes de fichus, ce qui laisse à penser au monde qui ne croit pas que la vie chrétienne se résume à une mode rétrograde ou tout simplement ne se réduit qu'à du folklore. Même les plus grandes œuvres des Pères de l'Eglise, tout en gardant leur fraîcheur et leur actualité, ne sont pas accessibles de

¹⁵ KERN, *Kriny molitvennye. Sbornik statej po liturgiĥeskomu bogoslovii*, p. 17 [p. 24].

¹⁶ Ecole de peinture réaliste russe du XIX^e siècle, aux tendances démocratiques.

¹⁷ *Ibid.*, p. III-IV [p. 5-6].

prime abord au monde qui ne croit pas parce qu'elles demandent à être transposées dans un autre contexte.

Les moyens possibles pour la mission

Ayant pris conscience de nos défauts, tâchons maintenant de réfléchir aux moyens que nous disposons dans notre mission.

Le premier moyen et celui qui demeure le plus efficace est sans aucun doute le témoignage par l'exemple. Si l'on veut remédier à l'hypocrisie qui caractérise dans bien des cas l'échec de notre mission, nous devons incarner au quotidien ce que nous prêchons et donner l'exemple. A vrai dire, l'exemple est le moyen le plus efficace pour annoncer le Christ. Souvent, il vaut mieux donner l'exemple que de démontrer quelque chose par un brillant discours. A ce propos, on peut lire dans les Apophthègmes des Pères du désert le récit suivant : « Trois pères avaient l'habitude d'aller chaque année chez le bienheureux Antoine. Les deux premiers le questionnaient sur les pensées et sur le salut de l'âme ; le troisième gardait un complet silence sans rien demander. Après bien des années, Abba Antoine lui dit : Voilà si longtemps que tu viens ici, et tu ne me poses aucune question ? Il lui répondit : Il me suffit seulement de te voir, Père ! » Si une image vaut mille mots, combien plus vaut un exemple vécu !

Un deuxième moyen va de pair avec l'expérience, à une rencontre personnelle liée à la sainteté, à la joie spirituelle lorsque quelqu'un fait l'expérience de l'Esprit saint. Il est en quelque sorte la continuité de l'exemple personnel. Un de mes amis qui s'est converti au christianisme à l'âge adulte m'a raconté que ce qui avait été déterminant dans sa conversion n'était pas tant l'évangile qu'il avait lu ou les livres qu'il avait consultés, mais m'expérience qu'il avait eue avec celui qui était devenu son père spirituel. Alors qu'il était étudiant dans une école militaire, il avait rencontré ce jeune prêtre qui venait régulièrement rendre visite aux étudiants. Lors de leurs rencontres, il prêchait peu, ne leur faisait pas la morale, ne leur faisait pas de long discours. D'ailleurs, il n'avait pas particulièrement le talent d'un prédicateur convaincant. Mais il organisait des sorties, des visites, des pèlerinages dans des églises, dans des monastères, dans des lieux saints. Et c'est à travers ces visites que mon ami fit l'expérience de la sainteté et de la présence de l'Esprit saint qui l'entraîna vers le Christ et qui l'amena à lire l'évangile et à s'intéresser à la vie des saints et aux écrits des Pères de l'Eglise. Un peu comme saint Paul qui fit l'expérience du Christ sur le chemin de Damas, mon ami demanda le baptême après avoir fait l'expérience de la sainteté. En effet, sans une expérience métaphysique, il est difficile de comprendre la transcendance de Dieu. Sans l'expérience de la

révélation divine, personne ne peut par ses propres moyens connaître Dieu. A ce propos, rappelons-nous l'épisode de la vie de saint Séraphin de Sarov, lorsqu'il expliquait à son disciple Motovilov que le but de la vie chrétienne était l'acquisition du Saint-Esprit, alors que son visage resplendissait de la lumière divine... L'expérience de la sainteté et l'expérience de l'Esprit saint peuvent bien plus amener l'incroyant à la foi que ne peuvent le convaincre de beaux discours.

Ceci nous amène à considérer un troisième moyen. Il s'agit de la vie monastique comme paradigme de la vie évangélique. L'origine de la vie monastique est le désir profond de vivre les préceptes évangéliques au quotidien. Le père Georges Florovsky aimait définir le monachisme comme un « maximalisme évangélique », alors que le père Placide Deseille parle volontiers d'un « évangile au désert » pour illustrer la vie des premiers pères monastiques. Les monastères, de leur vocation d'accueil, sont souvent devenus au fil des siècles, et ce, particulièrement dans l'Orient chrétien, de véritables maisons du peuple. « Ne va pas chez un psy, va dans un monastère » pourrait-on entendre dire quelqu'un à un ami déprimé, de nos jours en Orient. Et ceci n'est pas nouveau. Tous les intellectuels russes fréquentaient les monastères. Ce fut particulièrement le cas de Optina Pustyn' qui non seulement fournit à la Russie du 19^e siècle de grands *startsi*, mais qui influença également, à travers eux, de grands penseurs du mouvement slavophile tel que I. Kireievski¹⁸, et qui fut la source d'inspiration pour le roman de F. Dostoievski, *Les frères Karamazov*. A ce propos, Kireievski disait à ce propos : « Il y a une chose plus importante que tous les livres et idées possibles, c'est l'exemple d'un starets, à qui vous pouvez dire toutes vos pensées, duquel vous pouvez entendre, non un avis personnel plus ou moins valable, mais la voix des saints Pères ».

C'est pourquoi la vie monastique, à travers l'exemple de l'incarnation au quotidien des préceptes évangéliques, peut s'avérer un témoignage décisif pour le monde qui ne croit pas. Nous donnerons ici qu'un seul exemple récent, celui du monastère de la Protection de la Mère de Dieu, le monastère de Solan en France. En plus de la prière, des offices liturgiques et de l'accueil qui sont les caractéristiques communes à tout monastère, les sœurs de ce monastères ont opté pour une activité agricole. Inspirées par l'appel des patriarches œcuméniques Dimitrios et Bartholomée pour la protection de la création, elles ont développé avec l'aide de spécialistes des méthodes d'exploitation qui respectent l'environnement. Leur projet de bio agriculture attira l'attention d'un grand nombre de personnes dans la région dans la majorité n'était pas croyante. C'est ainsi qu'une association des « Amis de Solan » vit le jour, ayant essentiellement comme but d'aider les sœurs dans leur gestion et exploitation de leur domaine

¹⁸ H. SLEZKINE, *Kireievski et Optino Poustyne*, Lavardac, 2001, p. 117-137.

agricole et dans la sensibilisation à la préservation de l'environnement naturel, étant sensibles aux aspects éthiques et spirituels de la crise écologique. Toutefois, au fur et à mesure que plusieurs de ces personnes non-croyantes se sont mises à fréquenter le monastère, ce n'était plus que les questions écologiques qui les préoccupaient, mais aussi les questions spirituelles, les questions de la foi. Et c'est ainsi qu'un projet écologique monastique devint une forme de témoignage de la foi chrétienne à un monde qui ne croit pas et qui convertit des incroyants à la foi chrétienne.

Un quatrième et dernier moyen que l'on dispose, mais notre liste ne s'avère aucunement exhaustive, est l'Internet. Ce moyen s'avère être un moyen essentiel pour toucher les jeunes. Un jour, un évêque orthodoxe me disait : « Si vous voulez toucher les jeunes dans votre mission, vous devez aller là où sont les jeunes. Et où vivent les jeunes aujourd'hui ? Ils vivent dans un monde virtuel, ils passent leurs journées à surfer sur Internet ! » Les paroles de cet évêque se sont révélées vraies. Un jour, alors que je rendais visite à un monastère difficile d'accès car complètement perdu dans les montagnes, je demandais à l'higoumène qui était le plus jeune moine que je ne connaissais pas. Il me dit que c'était un jeune de la capitale qui était arrivé au monastère alors qu'il n'était pas chrétien, qui avait demandé le baptême et qui avait ensuite demandé de rejoindre la communauté. « Mais comment est-il arrivé jusqu'à chez vous ? » – demandai-je avec étonnement à l'higoumène. « C'est très simple » répliqua l'higoumène. « Il nous a trouvés sur Internet ! » Si l'avancé technologique est impressionnante, combien l'est plus encore la Providence de Dieu, pour autant nous savons mettre tous les outils possibles à sa disposition !

Les faiblesses du monde d'aujourd'hui

Conscients de ces moyens que nous disposons, encore faut-il connaître la soif du monde d'aujourd'hui et réaliser ce qu'il attend de nous en tant qu'Eglise. Il nous semble que le monde d'aujourd'hui souffre de quatre maux principaux.

Le premier d'entre eux est le matérialisme. Le monde d'aujourd'hui comme vous le savez est très attaché aux valeurs matérielles : à la richesse, à la réussite sociale, au bien-être corporel. Néanmoins, nos contemporains s'aperçoivent très vite, surtout lorsqu'ils sont frappés par la maladie ou confrontés à la mort d'un parent et d'un proche que tout cela n'est que passager, que « tout est vanité ». Malgré le matérialisme qui caractérise notre monde, il y existe une quête pour les valeurs spirituelles, comme le montre l'intérêt que suscite aujourd'hui le « new age », le bouddhisme, voire même l'Islam. Le fait qu'un président d'un état laïc se disant ouvertement athée, tel François Mitterrand, se rendait régulièrement au Sinaï

le montre bien. Il faut être conscient de cette soif spirituelle et savoir offrir ce qui convient à lui remédier.

Le deuxième est le relativisme. Dans notre monde, tout est remis en cause, et surtout ce qui est affirmé comme évidence. Mais le relativisme appelle l'expérimentation. Dès lors que l'on peut faire l'expérience d'autre chose que ce qui est affirmé, nous pouvons construire une nouvelle théorie. Dès lors, même s'il est devenu commun d'affirmer que Dieu n'existe pas, si quelqu'un fait l'expérience de Dieu il peut affirmer le contraire et dire, comme Frossard : « Dieu existe, je l'ai rencontré ! »

Le troisième fléau de notre société est l'individualisme. L'urbanisation et la globalisation qui favorisent le développement de l'individualisme remettent parfois en cause la définition de l'homme en tant « qu'être de communion », pour reprendre une expression bien connue du métropolite Jean de Pergame¹⁹. L'avancement technologique fait que peu à peu, les machines et les distributeurs automatiques exécutent le travail des personnes humaines. La révolution de l'Internet a fait que la communication se fait par l'intermédiaire non personnel d'un ordinateur. Tout cela vient à déshumaniser les relations humaines où les rencontres face-à-face sont remplacées par des relations d'individu à machine. Par conséquent, le monde d'aujourd'hui souffre de solitude. L'Eglise peut l'aider à y remédier si elle sait présenter l'amitié comme alternative. Un jour, j'ai demandé à un missionnaire qui travailler parmi les jeunes de la rue comment il procédait. Il m'a dit une chose très simple : avant toute chose, avant même de leur parler de quoi que ce soit, je cherche avant tout à être leur ami. L'amitié peut beaucoup de chose. Si l'on sait transmettre notre amour fraternel à quelqu'un qui souffre de la solitude, il s'ouvrira à nous et sera beaucoup plus réceptif à notre message.

Enfin, nous pouvons évoquer comme quatrième malaise l'hédonisme. La sécularisation qui frappe le monde d'aujourd'hui en promouvant la vision d'un monde sans relation avec Dieu pose de graves problèmes, car partant du principe que l'homme est créé à l'image de Dieu, nier Dieu, c'est nier tout simplement l'homme. On constate en effet dans notre société la croissance de l'angoisse et de la peur, de l'isolement et de la solitude, de l'individualisme et de la coupure avec la société qu'entraîne souvent le développement technologique de notre époque cybernétique. Ces phénomènes peuvent être à l'origine des conflits, encourager la haine, entraîner la dépression menant parfois jusqu'au suicide et créer toutes sortes de dépendances, que ce soit l'alcoolisme, la toxicomanie, des dépendances

¹⁹ John Zizioulas, Being as communion,

sexuelles ou autres. L'Eglise peut y remédier si elle sait devenir un dispensaire de joie véritable, de joie en Christ.

C'est ce qu'explique Geronda Porphyrios le Cavsokalivite : « La joie est dans le Christ. Le Christ transforme la souffrance en joie. Ceci est notre Eglise, notre joie, ceci est tout pour nous. Et l'homme d'aujourd'hui recherche cela. C'est pourquoi il prend du poison et des drogues, afin de rejoindre le monde de la joie, mais de la fausse joie. Il ressent quelque chose à ce moment, mais le lendemain il est cassé. Ceci lui pèse constamment sur le cœur, le ronge, l'afflige, le consume. Alors que l'homme qui se donne tout entier au Christ est entièrement renouvelé, rempli de joie, ressent la force et la grandeur et se réjouit de la vie »²⁰.

Comment témoigner du Christ à un monde qui ne croit pas ?

Le moment est venu de conclure. Avons-nous été en mesure de répondre à la question : « Comment témoigner du Christ à un monde qui ne croit pas ? » Sans aucun doute, nous n'y sommes pas arrivés pleinement.

Mais une chose est certaine. Pour témoigner du Christ à un qui ne croit pas, il faut vouloir lui faire rencontrer le Christ, et nulle autre chose. Il faut en témoigner par son propre exemple, par notre façon d'être, de communiquer, de vivre, sans hypocrisie et sans formalisme. Il faut lui faire découvrir le Christ qui guérit, qui pardonne et qui libère. Il faut avant tout écouter, être attentif aux attentes de ce monde, et en un second temps, savoir lui parler dans un langage compréhensible, sachant répondre aux interrogations qui le tourmentent.

Il ne faut pas avoir peur des défis de la modernité. Le rayonnement qu'on eut par exemple les pères spirituels athonites du 20^e siècle, tels Geronda Porphyrios ou Geronda Païsius vers qui le monde entier se ruait, s'explique précisément du fait qu'ils ont su transposer les vérités contenues dans l'expérience de l'Eglise dans un langage et des catégories qui répondaient aux préoccupations et aux angoisses de l'homme moderne.

Pour cela, il faut avant tout vouloir nous-mêmes servir le Christ et devenir les temples de l'Esprit saint. Ayant ainsi acquis la paix, des milliers pourront être sauvés autour de nous, pour reprendre les paroles de saint Séraphin de Sarov.

²⁰ Geronda Porphyrios le Cavsokalivite, Vie et paroles. (trad. Russe, Moscou, 2006, p. 214).